

POUR UNE GÉOGRAPHIE HUMAINE

C'est le titre que PIERRE GOUROU avait donné à l'article qu'il voulut bien écrire pour le premier numéro de *Finisterra* ⁽¹⁾; c'est celui qu'il reprend aujourd'hui pour exposer et systématiser ses méditations sur la science qu'il pratique depuis un demi-siècle ⁽²⁾. Ses idées ont été souvent énoncées et sont brillamment illustrées par une œuvre d'une ampleur et d'une profondeur rares. Jamais cependant l'auteur n'avait, pour le grand public, exposé la structure complète de la conception qu'il se fait de la géographie humaine. Etude de «ce qui, dans le paysage, tient à l'intervention de l'homme», elle est pour lui science sociale et non écologie. Les corrélations avec le milieu physique sont étroites mais non nécessaires, les «indispensables comparaisons» le démontrent abondamment. C'est comme membre d'un groupe, d'une «civilisation» armée d'un arsenal de techniques de production et d'encadrement que l'homme marque ou modèle le paysage. Les techniques, «œuvre des hommes et des siècles», posent un problème d'origine et d'évolution qui échappe au géographe. Faire de la civilisation la clef de l'analyse en géographie humaine, n'est-ce pas pourtant repousser seulement un peu la limite de notre ignorance. Pourquoi l'Esquimau est-il Esquimau? Mystère de l'homme incapable de se comprendre lui-même, en tant qu'individu comme en tant que groupe, mais acharné dans son désir de connaissance.

La méfiance profonde de l'auteur à l'égard de cette tendance naturelle à l'esprit humain qu'est le trop simple déterminisme, son refus des «impasses» auxquelles conduit toute analyse des «adaptations» de l'activité humaine aux conditions naturelles, son exigeante démythification de toute idée reçue, nous valent la série de brillants chapitres de la deuxième partie du livre consacrée aux rapports entre la géographie humaine et les conditions physiques. Climats, sols, montagnes, forêts, mer, situation sur la planète, calamités, «races», alimentation, sont impitoyablement passés en revue. Conclusion: «Les faits humains 'tiennent compte' des conditions physiques mais sans être déterminés par elles». Une «connaissance soigneuse» du cadre naturel est toujours indispensable, «mais tous les climats offrent des potentialités économiques plus larges que celles que l'homme exploite» (p. 64). «Il existe autant

(1) P. GOUROU, «Pour une Géographie Humaine», *Finisterra*, 1, 1, 1966, p. 10-32.

(2) P. GOUROU, «Pour une Géographie Humaine», Flammarion, Paris, 1973, 388 p.

de géographies humaines différentes qu'il existe de déserts. La géographie générale consiste ici à comparer des situations humaines différentes et non pas à tenter de définir des comportements humains identiques à travers les déserts du monde» (p. 75). «L'exposition en montagne offre un charmant sujet d'étude et une occasion, à saisir avec empressement, de montrer une claire influence des conditions physiques sur certains traits de géographie humaine. Il s'agit d'un thème mineur, en dehors des problèmes dominants de la géographie» (p. 104).

Avec une courte troisième partie (p. 152-172) consacrée à la population (répartition et accélération croissante du peuplement mondial), l'auteur aborde la partie constructive de son livre. «Tout comme l'étude des paysages humains, qui lui est étroitement liée, celle de la densité de la population entraîne tous les engrenages de l'explication géographique» (p. 153).

Il passe ensuite en revue les «paysages ruraux» (p. 175-278), «les villes» (p. 282-332) et «le changement accéléré des paysages» (p. 335-380). S'il s'attarde longuement sur les thèmes ruraux, sur les maisons rurales en particulier, et passe au contraire rapidement sur les villes, c'est qu'il n'a pas conçu son ouvrage comme un traité équilibré de géographie humaine mais comme la démonstration d'un thème et la réfutation des erreurs de méthode les plus communes. Les villes étant «sans discussion» des faits de paysage dus à des facteurs techniques, il se contente de poser vigoureusement les «problèmes géographiques» qu'elles soulèvent.

PIERRE GOUROU trouve passionnante l'évolution accélérée des paysages qui caractérise notre temps. «Pour des raisons technologiques et démographiques interdépendantes, les paysages humains se modifient aujourd'hui rapidement (mais inégalement). L'époque est révolue où, se transformant lentement, ils donnaient l'illusion de la stabilité, qui enfantait à son tour l'illusion d'un étroit accord entre paysages humains et conditions naturelles» (p. 335).

Il faut résister à la tentation de citer de larges passages de ce maître-livre. Appuyé sur une très large érudition, il demeure d'une lecture fort aisée, l'auteur ayant renoncé à citer les références bibliographiques de la plupart des multiples exemples sur lesquels s'appuie sa démonstration. Peut-être sommes-nous tentés de le regretter, il serait bien commode pour le lecteur de pouvoir remonter directement aux sources de son savoir. Mais PIERRE GOUROU n'incite pas à la facilité. Il démontre qu'«il faut se méfier des explications simples» (p. 309), que «le paysage humain ne s'explique pas directement et principalement par ce qui se voit» (p. 361), il indique les «principes de la recherche: ne jamais accepter les premières impressions, se défier des évidences, mettre en problème tout ce qui se voit..., pratiquer la comparaison...» (p. 341). C'est une mise en garde constante contre la paresse intellectuelle, un véritable discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences.

La géographie humaine, discipline charnière entre la Terre et l'Homme, est-elle donc si difficile à cerner qu'il soit apparu nécessaire

de remettre en cause ses principes alors qu'elle est consciemment pratiquée depuis fort longtemps? L'œuvre inachevée de VIDAL DE LA BLACHE avait été publiée en 1921 sous le titre de «Principes de géographie humaine», le livre de PIERRE GOUROU est présenté en 1973 comme une simple tentative pour fonder sur des bases solides cette même science. Il «expose les points de vue de l'auteur sur les orientations qui lui semblent souhaitables pour que la géographie humaine soit une entreprise rationnelle et cohérente d'explication des paysages et de la répartition de la population à la surface du globe» (p. 380). S'agit-il d'un recul? Ou de la prise de conscience de l'extraordinaire complexité des faits humains et de l'impossibilité de les traiter avec la même simple rigueur dont semblent susceptibles les phénomènes physiques? Le livre ne fait aucune allusion aux tendances théorisantes de la «Nouvelle Géographie», il ne pose pas non plus un problème sous-jacent qu'on aimerait pourtant voir aborder: celui de l'unité de la géographie ou, en d'autres termes, celui des rapports méthodologiques entre la géographie physique et la géographie humaine. Ce n'est qu'incidemment (p. 362) que PIERRE GOUROU rappelle que si «les éléments physiques et les éléments humains des paysages ne forment pas un ensemble vraiment structuré», les premiers eux-mêmes sont loin d'être toujours en état d'interdépendance locale parfaite. En dénonçant vigoureusement la tentation d'expliquer écologiquement les paysages humains, il risque peut-être d'inciter le lecteur à retomber dans cette autre voie facile et périlleuse qui consiste à négliger l'étude des contraintes physiques — dont lui-même a d'ailleurs toujours tenu le plus grand compte. Il n'a pourtant cherché qu'à faire «ressortir la prépondérance des facteurs de civilisation, tout en soulignant le rôle des conditions physiques» (p. 57).

S. DAVEAU